

# Être reconnu en 1830 : la voie cénaculaire

Vincent Laisney

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'indépendance proclamée à l'égard des puissances externes, l'indifférence à l'égard des pouvoirs et des honneurs, la mise en question des institutions littéraires, voire le dédain pour toute forme de succès public sont perçues comme le signe le plus certain de la valeur d'un écrivain. L'artiste définit lui-même les principes de sa légitimité et ne reconnaît à personne d'autres qu'à ses pairs le droit de juger de la validité de son œuvre. Il s'agit là ni plus ni moins que d'une révolution du système de reconnaissance. À quand remonte cette révolution ? À en croire Bourdieu, l'acte initial de fondation de cette nouvelle ère remonte à la candidature de Baudelaire à l'Académie<sup>1</sup>, véritable « attentat symbolique »<sup>2</sup> défiant l'ordre littéraire établi dans son ensemble :

En présentant sa candidature à une institution de consécration encore largement reconnue, Baudelaire, qui ignore moins que personne l'accueil qui lui sera fait, affirme le droit à la consécration que lui confère la reconnaissance dont il jouit dans le cercle étroit de l'avant-garde ; en contraignant cette instance à ses yeux discréditée à manifester au grand jour son incapacité de le reconnaître, il affirme aussi le droit, et même le devoir, qui incombe au détenteur de la nouvelle légitimité, de renverser la table des valeurs, obligeant ceux-là mêmes qui le reconnaissent, et que son acte déconcerte, à s'avouer qu'ils reconnaissent encore l'ordre ancien plus qu'ils ne le croient<sup>3</sup>.

Le geste de Baudelaire est indiscutablement transgressif, et justifie à

---

<sup>1</sup> En 1862, Baudelaire est candidat au fauteuil d'Eugène Scribe. Il est parrainé par Sainte-Beuve et Vigny. Le 6 février, il n'obtient aucune voix et se désiste. Par la suite, il renoncera à se présenter au fauteuil de Lacordaire.

<sup>2</sup> Pierre Bourdieu, *Les Règles de l'art*, Paris, Éditions du Seuil, 1992, p. 108.

<sup>3</sup> *Ibid.* p. 109.

lui seul que l'auteur des *Règles de l'art* lui délivre le titre de « *nomothète* ». Toutefois, il n'est pas certain que la remise en cause fondamentale de la légitimité des instances externes s'origine dans la posture « héroïque » d'un Baudelaire ou d'un Flaubert<sup>4</sup>. Avant 1850, on voit poindre les premiers signes d'une contestation (plutôt que rébellion) du système en place. L'idée révolutionnaire, émise par Baudelaire, selon laquelle un « prix officiel » a moins de valeur que l'estime d'un égal [un écrivain] a déjà cours à l'époque romantique<sup>5</sup>. De 1820 à 1830, les poètes de l'école nouvelle (qu'on n'appelle pas encore, par timidité, « romantique ») tendent à bouder le système de gratification symbolique des institutions pour lui préférer celui des congratulations cénaculaires, où l'on se retrouve entre « *homogènes* »<sup>6</sup>. Certes cette émancipation est progressive : les poètes royalistes du cénacle de *La Muse française*, par exemple, nourris dans le giron des institutions littéraires et politiques en place, rompent avec elles dans le repentir, et presque contre leur gré, et ce n'est qu'à l'approche de 1830 que la génération suivante – celle du cénacle de Hugo – tournera le dos sans scrupule à l'Institution pour brandir fièrement le drapeau du romantisme. Mais si cette évolution est progressive (environ dix ans), elle n'en est pas moins décisive : c'est désormais au cénacle que l'avant-garde s'en remet principalement pour obtenir la reconnaissance. Pourquoi et comment ce nouveau dispositif d'autoévaluation des biens symboliques se met-il en place ? Quelle grammaire de reconnaissance invente-t-il ? Pourquoi ce système ne parvient-il pas à s'imposer durablement ? Telles sont les questions auxquelles nous voudrions répondre en nous penchant sur l'époque romantique où cette nouvelle *économie de la reconnaissance*, mise en place aux alentours de 1820 commence à entrer en crise...

<sup>4</sup> Rappelons que Flaubert est, selon Bourdieu, l'autre principal artisan de la conquête d'autonomie dans la « phase critique de l'émergence du champ » (*ibid.*, p. 86).

<sup>5</sup> « Il y a dans un prix officiel quelque chose qui brise l'homme et l'humanité, et offusque la pudeur et la vertu [...] Quant aux écrivains, leur prix est dans l'estime de leurs égaux et dans la caisse des libraires. » (Baudelaire, « Les Drames et les Romans honnêtes », *La Semaine théâtrale*, novembre 1857, dans les *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1976t. II, p. 43).

<sup>6</sup> L'expression est d'Émile Deschamps dans une lettre à Victor Hugo du printemps 1828 : « Pourquoi ne ferions-nous pas une société poétique et artistique d'où résulterait un journal de tous les mois appelé *La Réforme littéraire et des arts* ? En ne choisissant cette fois [Deschamps fait allusion à la défunte *Muse française*, qui réunissait des hommes de tendances esthétiques différentes, voire divergentes] que des *homogènes* pour rédacteurs » (Victor Hugo, *Œuvres complètes*, éd. Jean Massin, Paris, Le Club Français du Livre, 1967, t. III, p. 1227).

## ÉPUISEMENT DU SYSTÈME TRADITIONNEL

Pour prendre la mesure de la révolution axiologique qu'inaugure la période romantique, il convient de rappeler au préalable les « règles » qui présidaient au système antérieur. Soutenue et entraînée par les salons et les académies, la vie littéraire s'articulait dans son ensemble autour du mécénat, ou plutôt autour de la double logique qu'Alain Viala a pertinemment décomposée entre le mécénat lui-même, en tant que logique de reconnaissance signifiée par la gratification, et le clientélisme, comme logique de service en échange d'avantages, soit espèces sonnantes et trébuchantes, soit charges, prébendes, gîte, etc.<sup>7</sup>. Annihilée par la Révolution, puis relancée par l'Empire, la double logique du mécénat et du clientélisme survit sous les régimes postérieurs avec son cortège de sinécures, de gratifications et d'hommages rétribués mais elle ne concerne plus qu'une infime minorité de la population écrivante et ne fournit plus en général qu'un revenu d'appoint. « Nous ne savons plus, lit-on dans *L'Artiste* en 1832, ce que c'est que ces protections de grand seigneur ou de financier ; plus de ces faveurs abrutissantes, de ces pensions, de ces aumônes jetées à l'artiste par le riche ou le noble qui ne demandaient aux créations de l'art que des délassements, des amusements pour leurs loisirs »<sup>8</sup>. C'est en fait d'une autre logique que la position sociale et le destin de l'intellectuel dépendent désormais : celle du marché des biens culturels, avec son armada de prix littéraires, de contrats d'édition, phénoménaux ou modiques, et ses âpres luttes d'influence avec les nouveaux détenteurs des cordons de la bourse. En conséquence, les intellectuels parvenant à l'âge adulte en 1820 et en 1830 sont les premiers, dans l'histoire des lettres françaises, à devoir vivre massivement de leur plume, et cela non par goût d'indépendance mais par suite des contraintes de leur situation sociale et des possibilités dorénavant offertes à la diffusion de la pensée. Vivre du produit de sa pensée ne signifie pas, cependant, en vivre confortablement. À la hiérarchie du siècle précédent qui opposait pensionnés du pouvoir royal et bohèmes<sup>9</sup>, s'en est

<sup>7</sup> Alain Viala, Naissance de l'écrivain. Sociologie de la littérature à l'âge classique, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1985.

<sup>8</sup> Saint-Chéron, « De la position sociale des artistes », *L'Artiste*, t. IV, 1832, p. 53.

<sup>9</sup> Robert Darnton, *Bohème littéraire et révolution. Le monde des livres au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard/Seuil, coll. « Hautes études », 1983.

substituée une autre, tant financière que symbolique, entre les quelques dizaines de privilégiés qui voient leurs ouvrages publiés à plusieurs milliers d'exemplaires et qui en tirent des revenus substantiels, et les innombrables plumeurs qui se débattent dans la jungle de l'édition et de la presse. Une troisième voie s'ouvre donc sous la Restauration, qui offre la possibilité d'une « reconnaissance » sous la forme du succès public, mais qui ne peut en rien satisfaire des hommes qui ont choisi de faire de la poésie un sacerdoce... Face à des institutions littéraires qui ont perdu tout crédit (l'Académie et la Société royale des Bonnes lettres défendent bec et ongle les acquis d'un classicisme dévoyé), face à des salons qui ne sont plus que l'ombre d'eux-mêmes, face enfin à des libraires qui ne réclament plus que des romans populaires, au prétexte que « le peuple veut lire des romans »<sup>10</sup>, les poètes de la génération de Hugo se voient pour ainsi dire forcés – ce sont les contraintes objectives du champ – d'inventer une quatrième voie de reconnaissance, qui passera par le regroupement restreint et fermé d'individus s'assurant mutuellement de leur valeur littéraire : c'est le *cénacle*, instrument clé de cette fabrication « artisanale » de reconnaissance. Certes, la mise en place de ce nouveau système ne va pas d'abord sans quelques hésitations : au sein du groupe de *La Muse française* (1824), la réussite par la reconnaissance officielle n'est pas d'emblée rejetée : sept des vingt rédacteurs ont joui d'une pension royale, cinq ont été faits chevaliers de la Légion d'Honneur avant 1836, cinq ont reçu un prix de l'Académie française et quatre ont été honorés par l'Académie des Jeux-Floraux. Si les distinctions honorifiques sont souvent concentrées entre quelques mains (la palme revenant à Alexandre Soumet devant son jeune rival Victor Hugo), douze des rédacteurs ont été salués par l'une ou l'autre institution officielle. Suivant l'exemple de leurs aînés, par mimétisme mondain, les poètes ne négligent pas non plus de faire des apparitions ponctuelles dans les salons aristocratiques qui ont rouvert avec le retour des émigrés. Quant à la possibilité du succès public, qu'elle passe par la publication d'un roman à la mode ou la création d'une pièce de théâtre, elle tente aussi bien des écrivains comme Nodier et Hugo<sup>11</sup>, qui sacrifient au genre frénétique,

<sup>10</sup> Alexandre-Nicolas Pigoreau [libraire], *Cinquième supplément à la petite bibliographie biographique-romancière*, Paris, Pigoreau, 1823, p. IV.

<sup>11</sup> Voir Anthony Glinoe, *La Littérature frénétique*, Paris, PUF, coll. « Les Littéraires », 2009.

que des poètes comme Soumet et Guiraud<sup>12</sup>, qui soumettent leurs pièces aux grands théâtres de la capitale.

## NAISSANCE D'UN NOUVEAU SYSTÈME

Cependant, quelque chose a changé dans la perception que l'écrivain se fait de lui-même et de sa mission ; tournant irréversible dont rend parfaitement compte, avec quelques années de recul, Auguste Jal<sup>13</sup> dans un article de 1831 : « Les artistes et les écrivains ont senti depuis la Restauration qu'ils étaient quelque chose et que dans le monde ils composaient un monde à part. Ils ont craint de retomber dans l'état d'où la Révolution de 89 les avait tirés, [...] et *ils se sont groupés*, c'était ce qu'il y avait de mieux à faire »<sup>14</sup>. La conviction intime de leur supériorité intellectuelle, la certitude qu'ils forment une aristocratie supérieure à l'aristocratie même, est le principe fondamental sur lequel repose le nouveau modèle de reconnaissance inventé par les romantiques. L'invention du *cénacle* en est la traduction sociologique. Aux alentours de 1819, une petite pléiade de poètes se réunit en cercle fermé chez Jacques Deschamps autour d'un projet de refondation de la poésie sur d'autres bases que celles du classicisme<sup>15</sup>. Sans qu'ils en aient pleinement conscience (ce n'est que plus tard, avec le *Cénacle* de Hugo, que s'affirmera une volonté de rupture avec les usages institutionnels), les *cénacles* de *la Muse française* cassent la chaîne des médiations ordinaires en instaurant un système de communication directe. Le *cénacle*, comme le dit Jacques Dubois, « consomme lui-même ce qu'il produit et assure de l'intérieur sa propre reconnaissance<sup>16</sup> ». Les textes circulent de main en

<sup>12</sup> Le premier donne *Les Machabées, ou le Martyre, tragédie en 5 actes* au Théâtre de l'Odéon, 14 juin 1822. Le second donne la même année avec succès deux tragédies, *Clytemnestre* et *Saül* à l'Odéon et au Français.

<sup>13</sup> Auguste Jal (1795-1873), à l'époque où il fréquentait les romantiques (c'est un habitué du salon de l' Arsenal de Charles Nodier) était critique d'art.

<sup>14</sup> « Les soirées d'artistes », dans *Paris, ou le Livre des Cent-et-Un*, Paris, Ladvocat, 1832 (repris dans *Souvenirs d'un homme de lettres (1795-1873)*, Paris, Léon Techener, 1877, p. 521). Je souligne.

<sup>15</sup> « Sur des pensées nouveaux faisons des vers anciens », telle est la devise de *La Muse française*, qui rassemble les essais de ces jeunes poètes, au nombre desquels figurent Hugo, Vigny, Nodier, Soumet Guiraud, Deschamps, Saint-Valry, Rességuier, Gaspard de Pons, etc.

<sup>16</sup> Jacques Dubois, *L'Institution de la littérature. Introduction à une sociologie* (1978), Bruxelles, Labor/Nathan, coll. « Dossiers Média », 1986, p. 89.

main, sont lus et critiqués – le plus souvent loués – par la petite assemblée, confortant celle-ci dans la croyance – leurs ennemis<sup>17</sup> diront l'illusion – qu'elle est détentrice des valeurs légitimes. Cette reconnaissance prend évidemment sa source dans l'estime individuelle du talent d'autrui, mais, ce qui est plus original et d'une certaine façon révolutionnaire, passe aussi par des voies extra-littéraires: « L'initiation, raconte Sainte-Beuve, s'[y] faisait dans la louange; on était reconnu et salué poète à je ne sais quel signe mystérieux, à je ne sais quel attouchement maçonnique; et dès lors choyé, fêté, applaudi à en mourir »<sup>18</sup>. On le voit à travers ce témoignage indirect<sup>19</sup>, la reconnaissance acquiert un sens nouveau. L'évaluation objective des qualités d'une production, comme la pratiquent les instances traditionnelles (critique, académie, public) est supplantée par l'identification des propriétés spéciales qui font d'un individu un « poète ». Sur quoi repose cette élection? Sainte-Beuve n'en dit rien<sup>20</sup> mais lorsqu'on consulte la correspondance des cénacliers, on se rend compte que cette reconnaissance *vocationnelle*<sup>21</sup> est la véritable pierre angulaire du système cénaculaire, la condition fondamentale de son autonomie axiologique. Dans une lettre tardive, Émile Deschamps parle des « sympathies instinctives » et du « lien magique » qu'il voyait à l'œuvre chez les romantiques d'avant 1830<sup>22</sup>. Victor Hugo a salué, lui aussi, cette sorte de fraternité absolue et immatérielle que ressentent les poètes au-delà des barrières du temps et de l'espace mais que le cénacle a pour mission fantasmagique d'actualiser, non en un parti froid et organisé mais bien en une communauté d'êtres, « élus entre mille milliers de mille » selon les mots de Vigny<sup>23</sup>, qui se sont trouvés *miraculeusement* et élus réci-

<sup>17</sup> Parmi eux, il faut compter en premier lieu Latouche qui dénoncera, dans un article ironique de 1824, les « amitiés spéculatives » du groupe (*Le Mercure du XIX<sup>e</sup> siècle*, février 1824).

<sup>18</sup> Sainte-Beuve, « Poètes modernes: Victor Hugo », *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> août 1831 (repris dans Victor Hugo, *Œuvres complètes*, éd. citée, t. II, p. 1067).

<sup>19</sup> Sainte-Beuve n'a pas participé aux réunions de ce premier cénacle, il tient ses informations de Hugo lui-même, qui lui a fourni une « fiche biographique ».

<sup>20</sup> Il se borne à dénoncer les effets pervers d'un groupe qui, s'enfermant dans une « chartreuse » douillette, renâcle, par narcissisme, à éprouver ses productions auprès du public « réel ».

<sup>21</sup> Sur cette notion, voir Nathalie Heinich: *L'Élite artiste. Excellence et singularité en régime démocratique*, Paris, Gallimard, 2005.

<sup>22</sup> Lettre à A. de Latour du 21 juin 1867, dans Émile Deschamps, *Œuvres complètes*, Paris, Lemerre, 1873, t. III, p. 301.

<sup>23</sup> Alfred de Vigny, *Le Journal d'un poète* (mars 1835), dans *Œuvres complètes*, éd. Fernand Baldensperger, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1948, t. II, p. 931.

proquement. L'amitié est le maître mot de cette mystique de la reconnaissance, que Hugo a théorisée dans un texte de 1824:

[...] il s'établit entre [le poète] et ces hommes épars que son penchant a choisis, d'intimes rapports et des communications, pour ainsi dire électriques. Une douce communauté de pensées l'attache, comme un lien invisible et indissoluble, à ces êtres d'élite, isolés dans leur monde, ainsi qu'il l'est dans le sien; de sorte que, lorsque par hasard il vient à rencontrer l'un d'entre eux, un regard leur suffit pour se révéler l'un à l'autre; une parole, pour pénétrer mutuellement le fond de leurs âmes et en connaître l'équilibre; et au bout de quelques instants, ces deux étrangers sont ensemble comme deux frères nourris du même lait, comme deux amis éprouvés par la même infortune<sup>24</sup>.

La rapidité avec laquelle s'effectue le processus d'élection en régime cénaculaire, la spécificité de cette *reconnaissance immédiate* qui brûle les étapes de validation institutionnelle classique, stupéfie ceux qui en font l'heureuse expérience. Édouard Turquety<sup>25</sup>, jeune provincial sans grade et sans œuvre, ne se remet pas, en 1827, de son inclusion dans le sanhédrin de la rue Notre-Dame-des-Champs: « C'est une chose singulière que la manière dont on fraternise ensemble dans cette école romantique: au bout de quelques minutes, je causais avec Vigny comme si je l'avais connu depuis longtemps »<sup>26</sup>. Nul besoin, dans ce premier temps du groupe, de serments solennels ou de cérémonies pour admettre un nouveau membre – la récitation d'un poème par l'impétrant y suppléera au besoin. La cooptation au rang de compagnon de lutte et d'ami exige seulement un signe de connivence, un mot prononcé à la hâte: de minuscules gestes qui tous indiquent que le poète a été reconnu par les siens. Dans les correspondances de l'époque, les « je vous aime » sont monnaie courante. Lorsque Sainte-Beuve écrit à Hugo, le 21 août 1833, que son amitié avec lui fut « idéale, religieuse, désintéressée, indépendante du temps et de l'espace, de la

<sup>24</sup> « Sur Georges Gordon Lord Byron », article paru dans *La Muse française*, 12<sup>e</sup> livraison, 1824, éd. Jules Marsan, Paris, Édouard Cornély, 1909, p. 298-299.

<sup>25</sup> Édouard Turquety, né à Rennes (1807-1867), se fait connaître avec ses très lamartiniennes *Esquisses poétiques* soumises à Nodier, et publiées grâce à son soutien en 1829 chez l'éditeur romantique Delangle.

<sup>26</sup> Lettre à sa mère du 9 juillet 1829, citée par Frédéric Saulnier, *La Vie d'un poète. Édouard Turquety (1807-1867)*, Paris/Nantes, Jules Gervais/Émile Grimaud, 1885, p. 72.

vue et de la parole »<sup>27</sup>, on comprend que l'amitié est désormais investie d'une fonction supérieure. Cette dernière se révélant toutefois insuffisante à rendre la multiplicité des liens interindividuels, c'est la notion de fraternité qui prend logiquement le relais. Sur le droit à l'amitié, que Hugo vient de défendre à la fin de son article sur *Éloa*, son auteur écrit : « Vous avez trouvé [en vous] cette fraternelle amitié dont vous parlez avec tant de charme et que j'ai si bien aussi »<sup>28</sup>. Plus tard encore, en 1826 : « Tous ceux qui connaissent nos deux noms doivent savoir à présent par quelle fraternité ils sont unis »<sup>29</sup>. Des images religieuses viennent alors sublimer cette union : « La première fois que nous nous serrâmes la main ce fût [*sic*] pour dire ensemble je vous admire et le lendemain chacun de nous dit à ses amis : je l'ai vu et je l'aime. Nous avons marché au devant de nous comme les anges de Klopstock, qui pourra nous désunir ? »<sup>30</sup>. Le trophée de l'amitié survoltée revient au couple Hugo et Sainte-Beuve, dont le premier signe sa lettre de 1828<sup>31</sup> « *il vuestro hermano* ». Dans le monde clos et merveilleux du cénacle – merveilleux parce que clos –, l'élection poétique, le sentiment d'appartenir à la communauté sainte des Poètes, tient lieu de reconnaissance suprême, et fait oublier – passagèrement – la tentation de la renommée sociale (titre, prix académique, sanction critique, gratifications salonnières) et du succès public (réussite éditoriale, applaudissements au théâtre).

### FORCES ET FAIBLESSES DU SYSTÈME

Mais peut-on se passer à long terme des marques de reconnaissance externe lorsqu'on est institutionnellement et économiquement dominé, quoique symboliquement dominant (tout du moins persuadé de l'être) ? Est-ce que ce système est soutenable sur la longue durée ? Les cénacles

<sup>27</sup> Lettre à Victor Hugo du 21 août 1833, dans Victor Hugo et Sainte-Beuve, *Correspondance*, éd. Anthony Glinoe, Paris, Champion, coll. « Bibliothèque des correspondances, mémoires et journaux », 2004, p. 177.

<sup>28</sup> Lettre du [22 mai 1824], *Correspondance d'Alfred de Vigny*, éd. Madeleine Ambrière, Paris, PUF, t. 1, p. 158.

<sup>29</sup> Lettre du 4 août 1826, *ibid.*, p. 236.

<sup>30</sup> *Ibid.*

<sup>31</sup> Lettre à Charles-Augustin Sainte-Beuve de 1828, dans Victor Hugo et Sainte-Beuve, *Correspondance*, *op. cit.*, p. 56.

romantiques<sup>32</sup> apportent, par leur longévité relative, la démonstration que ce fonctionnement est viable au moins pendant un certain temps. Pour assurer la pérennisation temporaire de ce système de gratification mutuelle, le cénacle doit toutefois maintenir ensemble, par tous les moyens, les éléments du groupe, résister aux forces centrifuges, et pour ce faire, user de tous les ressorts cohésifs possibles. Concourent à cette cohésion nécessaire : la privatisation de l'espace de réunion (le domicile d'un des membres du groupe), la clôture du cercle (rejet des individualités issues du monde des salons, de l'institution, ou de la profession), la régularité hebdomadaire, voire journalière des rencontres (qui entretient le lien communautaire), l'instauration de rites (repas, lectures, discussions, albums), l'usage d'un idiolecte (on parle une « langue », comprise des seuls co-sectaires), la hiérarchisation du groupe (domination d'un chef charismatique, présence de « lieutenants »), l'adoption d'une dénomination commune (qui renforce l'identité collective), la pratique de solidarités textuelles et paratextuelles (épigraphes, « dédicaces aux amis », poèmes dédicatoires, poésies cénaculaires, etc.). En pratiquant l'échange fermé et direct, le cénacle verrouille son dispositif de reconnaissance et s'impose de fait comme une institution littéraire alternative.

Mais ce qui fait la force du cénacle fait aussi sa faiblesse, car pour peu qu'un des éléments du groupe ne joue plus le jeu, alors le système vacille sur ses bases et se voit menacé d'effondrement. En 1824, les ambitions académiques de Soumet et Guiraud, les deux leaders du groupe, avaient déjà fragilisé le cénacle de *La Muse française*. En 1829, après un état de grâce d'environ deux ans (le Cénacle commence sa carrière au printemps 1827), c'est au tour de Hugo de jeter le trouble dans le groupe en affichant des ambitions qui montrent que la reconnaissance de son propre cénacle ne lui suffit plus... Mais revenons en 1826 pour suivre pas à pas l'évolution de cette dégradation. À cette date encore, l'économie électorale fonctionne à plein, et comble de volupté les heureux élus.

<sup>32</sup> En sus des cénacles de Deschamps et de Hugo dont il a déjà été question, il faut mentionner ceux de Delécluze, Vigny, Nodier, Dumas, et Borel, qui ont chacun une durée de vie excédant deux ans.

## DEUX VICTIMES DU SYSTÈME

Deux cas, ceux de Victor Pavie (1808-1886) et de Sainte-Beuve (1804-1869), nous serviront d'exemple pour analyser les effets du passage d'un paradigme de reconnaissance à un autre. Pour les deux jeunes critiques (ils ont alors un peu plus de vingt ans), c'est un compte rendu des *Odes et Ballades* (1826) qui est à l'origine de la prise de contact. Reconnaissant envers ces deux inconnus qui ont salué son talent, Hugo écrit une lettre de remerciement. Mais loin de s'arrêter là, le jeune poète va plus loin, et procède à l'intronisation poétique de ses deux admirateurs : la reconnaissance, au sens de gratitude, devient *immédiatement* reconnaissance, au sens d'identification :

Ce n'est point parce que vous me louez que je vous remercie. Je ferais peu de cas, permettez-moi, d'un éloge qui ne serait qu'un éloge. Ce dont je vous suis reconnaissant dans votre article, c'est du talent qui s'y trouve ; ce qui me plaît, ce qui me charme, ce qui m'enchant, c'est d'avoir trouvé dans si peu de lignes la révélation complète d'une âme noble, d'une intelligence forte et d'un esprit élevé. Vous êtes, je le sens, Monsieur, du nombre de ces amis que mes pauvres livres me font de par le monde et que je ne connais pas<sup>33</sup>.

On reconnaît sans peine dans ces lignes la théorie des communautés « électriques » de 1824... Quelques jours plus tard, Hugo valide l'élection du poète en adoptant un ton encore plus solennel : « Tout jeune que vous êtes, vous appartenez à une classe, la seule privilégiée que fasse la nature, vous avez ce *mens divinius*, qui place l'homme au-dessus des hommes »<sup>34</sup>. Voici donc, en quelques semaines, l'obscur Pavie entré dans le cercle magique des Poètes romantiques. Le même mois, à la suite de l'article que Sainte-Beuve a écrit dans *Le Globe*, Victor Hugo a une entrevue avec le poète, qui lui a envoyé ses vers. Suit, le lendemain, une lettre dont la valeur performative n'échappera pas à l'intéressé : « Je veux vous dire aussi que je vous avais deviné – moins peut-être à vos articles si remarquables d'ailleurs qu'à votre conversation et à votre regard – pour un poète. Souffrez donc que je sois un peu fier de ma pénétration et que

<sup>33</sup> Lettre de Hugo à Victor Pavie du 13 décembre 1826, dans Victor Hugo, *op. cit.*, t. II, p. 1521.

<sup>34</sup> Lettre de Hugo à Victor Pavie du 3 janvier 1827, *ibid.*, p. 1523.

je me félicite d'avoir pressenti un talent d'un ordre aussi élevé »<sup>35</sup>. La suite est connue. Sainte-Beuve, « conquis dès ce jour à la branche de l'école romantique dont [Hugo est] le chef »<sup>36</sup>, fait son entrée dans le cénacle, dont il sera la cheville ouvrière. Cédant aux exhortations de Hugo à « venir le voir en personne »<sup>37</sup>, Pavie pénètre à son tour dans la chambre au « Lys d'or » où se réunit le cénacle<sup>38</sup>. Au cours de l'année 1828, c'est l'état de grâce, la phase heureuse, « utopique », du cénacle. La reconnaissance, de bilatérale et individuelle qu'elle était, devient multilatérale et plurielle. L'article que Pavie écrit sur *Cromwell* dans *Le Feuilleton des Affiches d'Angers* lui vaut des éloges appuyés, non plus seulement de son auteur, mais de *tous* les membres du cénacle : « David [d'Angers], Sainte-Beuve, Paul [Foucher] en radotent. Je vais le faire lire à Émile Deschamps et à Ch. Nodier »<sup>39</sup>. Et pour montrer qu'il y a bien distribution équitable des profits symboliques internes, Hugo n'oublie pas de décerner dans la même lettre quelques lauriers à l'autre frère en critique du Cénacle : « Sainte-Beuve a fait aussi, lui, deux bien remarquables articles sur ce pauvre livre ». Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des cénacles, même si l'on peut noter d'ores et déjà – signe prémonitoire d'un déséquilibre des positions – que les éloges portent sur la production critique des impétrants, et non sur leur production poétique, accueillie plus froidement par Hugo et consorts...

Cette répartition des rôles (poètes d'un côté, critiques de l'autre) n'affecte pas le fonctionnement du cénacle. Le dérèglement survient réellement avec la rivalité des maîtres. Alfred de Vigny et Hugo rompent le cercle enchanté en tournant leurs regards vers la Comédie-Française.

<sup>35</sup> Lettre de Hugo à Sainte-Beuve du [20?] janvier 1827, *ibid.*, p. 1527.

<sup>36</sup> « Commentaire de Sainte-Beuve sur le 4<sup>e</sup> paragraphe du Victor Hugo raconté », *ibid.*, p. 1048.

<sup>37</sup> Lettre de Hugo à Victor Pavie du 5 janvier 1828, *ibid.*, t. III, p. 1221.

<sup>38</sup> Victor Pavie rapporte dans quatre lettres à son père ses impressions. C'est le seul témoignage direct circonstancié que l'on ait sur le Cénacle de Victor Hugo (voir André Pavie, *Médailles romantiques*, Émile-Paul, 1909, où ces lettres sont reproduites). En voici un extrait : « Nous passâmes, après le dîner, dans la chambre au lys d'or. Un poète assez obscur, M. Émile Deschamps, entra. La conversation se partagea alors en deux parts, Hugo et lui, Sainte-Beuve et moi [...] La conversation redevint générale, mais soumise, sans qu'il y parût, à l'ascendant irrésistible de Hugo, à sa doctrine lumineuse, énoncée avec un organe enchanteur. On passa toute l'Académie en revue, et dix heures un quart sonnaient quand nous primes congé de Hugo » (lettre du 11 juillet 1827).

<sup>39</sup> Lettre de Hugo à Victor Pavie du 5 janvier 1828 (Victor Hugo, *op. cit.*, t. III, p. 1220).

L'amitié inébranlable des deux hommes est la première à en faire les frais. Mais il y a des dommages collatéraux, car cette volonté de conquérir la reconnaissance d'un public extérieur au cénacle implique l'élargissement du cercle, c'est-à-dire le recrutement indifférencié d'individus destinés à soutenir la pièce. Au petit noyau des « amis » vient se greffer ce que Max Weber a appelé, dans sa typologie des groupes religieux, une « communauté émotionnelle »<sup>40</sup>, à savoir un ensemble d'adeptes peu dotés de légitimité et qui ne peuvent donc prétendre à prophétiser avec le leader charismatique, mais qui lui offrent, selon le cas, argent, services ou logement, et qui peuvent se montrer extrêmement combatifs pour défendre la cause. Entré dans sa phase militante, le Cénacle foule au pied le principe de la reconnaissance élective, déclassant du même coup les élus de la phase utopique. Nodier, qui avait eu une amitié privilégiée avec Hugo en 1825, est le premier à déplorer cette situation :

Heureux le poète, se confie-t-il à Lamartine, qui peut jouir comme vous de ses inspirations sans être obligé d'en faire un chant de combat. Je vous dis cela parce que c'est une des amères sollicitudes de mon cœur et que mon cœur n'a jamais plus besoin de s'ouvrir qu'avec vous. Je l'aurais dit à Victor lui-même si une sérieuse amitié avait aujourd'hui sur lui le même empire qu'il y a dix ans ; mais quand à vingt-sept ans on a fait secte, il est bien rare qu'on puisse se rendre encore aux froides représentations de la raison. L'enthousiasme de ses jeunes admirateurs doit produire sur lui l'effet des chants de la sirène<sup>41</sup>.

Ces « admirateurs », qui contribueront de manière décisive au succès de la première d'*Hernani*, Sainte-Beuve, qui a vécu depuis deux ans dans l'intimité de la famille Hugo, les supporte encore moins, et s'en ouvre directement à l'intéressé dans une lettre où il fait ses adieux au Cénacle : « [...] à voir [...] les vieilles et nobles amitiés qui s'en vont, les sots et les fous qui les remplacent [...] je ne puis que m'affliger, regretter le passé, vous saluer du geste et m'aller cacher je ne sais où »<sup>42</sup>. Pavier voit

<sup>40</sup> Max Weber, *Économie et société*, Paris, Pocket, coll. « Agora », 1995, t. II, p. 204. Rémy Ponton a été le premier à importer cette notion aux études littéraires. Il trouvait là le principe explicatif de l'histoire du cénacle de Leconte de Lisle, sans toutefois retenir la distinction entre premier et second cercle de disciples (Rémy Ponton, « Programme esthétique et accumulation du capital symbolique. L'exemple du Parnasse », *Revue française de Sociologie*, vol. XIV, 1973, p. 202-220).

<sup>41</sup> Lettre de Charles Nodier à Lamartine du 11 janvier 1830, Victor Hugo, *op. cit.*, t. III, p. 1273.

<sup>42</sup> Lettre de Sainte-Beuve à Victor Hugo de fin février 1830, *ibid.*, p. 1279.

lui aussi d'un mauvais œil « le renouvellement des visiteurs, les phases progressives, les convoitises croissantes du poète »<sup>43</sup>. Son article sur *Hernani* est le dernier cri retentissant de son amitié pour Victor Hugo. Après quoi, silence total... Pendant deux ans, Sainte-Beuve et Pavier avaient payé en comptes rendus élogieux la reconnaissance symbolique de leur génie poétique. En 1830, cette reconnaissance spéciale ayant perdu toute valeur, ils cessent d'appuyer leur idole. Les voilà désormais qui nourrissent de sourdes rancunes contre celui qui a trahi la Cause en participant au système impur des reconnaissances extra-cénaculaires. Cette rancune prend publiquement, chez Sainte-Beuve, la forme insidieuse de regrets personnels, dans un texte qui résume le tournant stratégique pris avec *Hernani*, correspondant à l'entrée dans la phase militante du Cénacle, avec son cortège bruyant de « capitaines »<sup>44</sup>.

Face à face désormais avec la foule, il est de taille à l'ébranler, à l'enlever dans la lutte [...] Après cela, faut-il l'avouer ? qu'il y ait eu des regrets de notre part, hommes de poésie discrète et d'intimité, à voir le plus entouré de nos amis nous échapper dans le bruit et la poussière des théâtres, on le concevra sans peine : notre poésie aime le choix, et toute amitié est jalouse<sup>45</sup>.

Le choix de la Foule, contre celui de l'Élite, tel est le crime que Sainte-Beuve ne pardonnera jamais à Hugo. Avec ce choix, l'amitié disparaît elle aussi pour évoluer logiquement en hostilité. Quoique plus timide, Pavier laissera éclater son indignation la même année (nous sommes en 1831), lorsqu'il apprendra, horrifié, que Victor Hugo et Alexandre Dumas veulent prendre la direction de la Comédie-Française. « Un directeur [...] vous ! [...] cela est triste à faire pleurer ! Vous voilà mêlé aux cent mille intrigues des coulisses, résiliant des baux, payant des dédits, trafiquant d'acteurs et d'actrices, vous ! »<sup>46</sup>. Marqué par le Cénacle, seule institution

<sup>43</sup> Cité par Paul Marty, *Victor Pavier. Ses relations avec Victor Hugo*, Éditions du Sagittaire, coll. « Histoire littéraire », 2007, p. 127.

<sup>44</sup> *Victor Hugo raconté...*, éd. citée, p. 470.

<sup>45</sup> « Poètes modernes : Victor Hugo », art. cit., dans Victor Hugo, *op. cit.*, t. II, p. 1069.

<sup>46</sup> Lettre de Victor Pavier à Victor Hugo du 23 février 1831, *ibid.*, t. IV, p. 1021. La réponse de Victor Hugo, visiblement mal à l'aise, ne manque pas d'intérêt : « Vous avez raison, mon ami, mille fois raison. Je n'ai jamais songé à diriger un théâtre, mais à en avoir un. Je ne veux pas être directeur d'une troupe, mais propriétaire d'une exploitation, maître d'un atelier où l'art se cisèlerait en grand, ayant tout sous moi, et loin de moi, directeurs et acteurs. Je veux pouvoir pétrir et repétrir l'argile à mon gré, fondre et refondre la cire, et pour cela il faut que la cire et l'argile soient à moi » (*Ibid.*).

apte, à ses yeux, à délivrer des brevets d'excellence poétique, Pavie ne se relèvera pas de sa disparition et terminera sa carrière dans l'obscurité de sa province<sup>47</sup>. Sainte-Beuve, quant à lui, tirera profit de son expérience du cénacle pour entamer une réflexion approfondie sur les groupes littéraires et les familles d'esprit<sup>48</sup>, s'imposant du même coup aux yeux de l'Institution<sup>49</sup> comme une des figures incontournables de la critique.

Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, les voies « classiques » de la reconnaissance se maintiennent : les hommes de lettres continuent de fréquenter les « salons » à la recherche d'appui ou de protection. L'explosion de la presse et la multiplication des revues donnent aux critiques un pouvoir de sanction croissant. Le développement de l'édition à bas prix, conjugué à l'extension du lectorat, confère un rôle de premier plan au public qui apporte la renommée aux romanciers. L'Académie, quoique décriée, continue de séduire les écrivains, qui courent après ses prix, multiplient les démarches pour y siéger<sup>50</sup>. À ces différentes voies s'ajoute cependant une nouvelle, que les siècles antérieurs n'ont pas connue, qui est la voie cénaculaire. Les cénacles de 1830 constituent en effet un *précédent* dans l'histoire institutionnelle, dont les générations postérieures, en quête de reconnaissance, sauront se souvenir. En dépit de ses effets pervers potentiels<sup>51</sup> (camaraderie littéraire, endormissement des facultés, rapetissement du génie) cette nouvelle « institution » s'impose, *in fine*, comme l'un des instruments de conquête les plus efficaces pour imposer de nouvelles normes esthétiques, à condition que ses membres consentent à sortir de l'état fusionnel naissant pour se « jeter dans l'arène »<sup>52</sup>. À la suite

<sup>47</sup> Sur la trajectoire littéraire de Pavie, voir Vincent Laisney, « Victor Pavie et le Feuilleton des *Affiches d'Angers* », dans *Presse et Plumes. Journalisme et littérature au XIX<sup>e</sup> siècle*, sous la dir. de Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant, Paris, Nouveau Monde Éditions, 2004, p. 95-104.

<sup>48</sup> Voir son article fondateur : « Des soirées littéraires ou Les poètes entre eux », *Paris ou le Livre des Cent et un*, Paris, Ladvoat, 1832 ; *Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'empire* (1861), *Port-Royal* (1840-1859) et la multitude d'articles consacrés dans la presse aux salons littéraires de l'ancien régime (*Causeries du Lundi*).

<sup>49</sup> Sainte-Beuve est élu à l'Académie en 1844.

<sup>50</sup> À noter que tous les grands romantiques, après l'épisode cénaculaire de 1820-1830, *finissent* à l'Académie (Hugo, Nodier, Vigny, Lamartine, Sainte-Beuve, etc.).

<sup>51</sup> Effets pervers repérés pour la première fois par Latouche dans son fameux article sur la « Camaraderie littéraire », *Revue de Paris*, 1829. Sur ce point, voir Anthony Glinoe, *La Querelle de la camaraderie littéraire*, Genève, Droz, 2008.

<sup>52</sup> L'expression est de Balzac, qui l'emploie dans *Illusions perdues*.

des romantiques, les réalistes avec Courbet, les parnassiens avec Leconte de Lisle, les symbolistes avec Mallarmé<sup>53</sup>, et même les naturalistes avec Zola, emprunteront à leur tour les voies étroites de la reconnaissance cénaculaire avant de se lancer sur les grandes avenues du succès public, de la renommée critique, et de la consécration académique.

<sup>53</sup> À la fin du siècle, si l'on en croit Gustave Kahn, l'accès au salon de la Rue de Rome constitue en soi l'une des marques les plus hautes de la reconnaissance littéraire : « Vers 1886, cela *cotait* », Paris, Éditions Montaigne, [1925], p. 18.